



# Chroniques



**LES MAINS  
DANS LES POCHEs**  
VÉRONIQUE OVALDÉ

A LUBOK SAYONG, il y a un rond-point, un KFC, un feu rouge, une caserne de pompiers avec un unique camion, une école malaise, une école tamoule, et un pensionnat chrétien. Lubok Sayong est un village qui s'étend paresseusement sur plusieurs kilomètres un peu au nord de Kuala Lumpur, un village où tout n'existe qu'en un seul exemplaire. Là-bas les transports publics sont «entièrement soumis aux caprices de l'appétit, de la soif et de la vessie du chauffeur», on y cultive un «flegme convivial» et «une patience indulgente pour l'inefficacité», on y est fataliste («Quand on vit à la confluence de la volonté divine et des lois de la météorologie, on se résigne à l'idée d'être submergé plusieurs jours par an»), l'administration comme il se doit y est corrompue, et on n'a à servir aux touristes qu'une légende locale un brin trop chiche – une princesse qui, pour ne pas épouser un goujat, se suicide et donne naissance à l'un des lacs qui



submerge le village lors de la mousson. A Lubok Sayong, «l'eau est un vrai problème». La pluie battante finit toujours par cabosser les voitures, les crocodiles se retrouvent sur le toit des abribus et des vaguelettes lèchent pendant des semaines le seuil des maisons.

Le tableau de la Malaisie que nous dresse Shih-Li Kow dans son premier roman, *La Somme de nos folies*, est une fresque amoureuse, pleine d'extravagances et de tendresse. Elle nous plonge dans les aventures grotesques et tragiques du tiers-monde, criblé de projets avortés, de ministres véreux et d'intempéries dévastatrices. Shih-Li Kow est une autrice incroyablement douée. Elle a le sens de l'épopée et le talent affûté de la portraitiste. Voici donc le bel art de la fiction. Deux narrateurs se partageront la relation de l'histoire de la vieille et excentrique Beevi. Il y aura Auyong, qui dirige une conserverie de lychees depuis sa retraite et regarde placidement tout ce petit monde bouillonner, et puis Mary Anne (dans l'orphelinat d'où elle vient les gamines s'appellent toutes Mary quelque chose), qui va se retrouver adoptée, au corps défendant de tout le monde, par la vieille Beevi. C'est délicieux, comme quelque chose de très acide qui pétillerait dans l'arrière-gorge. Dont on ne pourrait pas s'empêcher de reprendre.

IL ÉTAIT UNE ÂME POUSSIÉREUSE dans «une ville saturée de fontaines et de robinets incontinents. De l'eau, de l'eau partout, de l'eau jaillissant, coulant, gouttant, murmurant des secrets, amour, amour, amour, mais pas pour lui». Chez Bernard Malamud, l'inquiétude et l'autodérision sont siamoises. J'ai l'impression d'entendre quelqu'un pouffer sans pouvoir s'arrêter à propos du



caractère piteux de nos vies. Ce serait le seul moyen de supporter un moment notre nature négligeable. Que d'idiots et d'affreux magnifiques. « L'Oiseau-juif » est l'un des bijoux noirs des douze contes réunis dans *Les Idiots d'abord*. Ici, on vit dans des lieux obscurs, des arrière-boutiques, de petits appartements au fond de la cour, on est tailleur, vendeur de produits surgelés, usurier (on vit dans « un monde affreux d'herbe grise et de soleil vert, de lamentations et d'odeur de sang »), et si on a la chance d'échapper à Harlem, on s'installe en Italie, et on essaie d'être artiste, mais c'est tout aussi laborieux, on finit par peindre en manteau et bonnet de laine tant il fait froid. Il est beaucoup sujet de contagion chez Malamud, la contagion de la misère et de l'exclusion, la contagion de la jalousie. Parce que l'amour est, au fond, la grande affaire, et les personnages de Malamud aspirent tous, quel que soit leur shtetl, à trouver la paix et l'amour. ■

► **La Somme de nos folies**

(*The Sum of our Follies*), de Shih-Li Kow,  
traduit de l'anglais (Malaisie) par Frédéric Grellier,  
Zulma poche, 320 p., 9,95 €.

► **Les Idiots d'abord**

(*Idiots First*), de Bernard Malamud,  
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Georges  
et Solange de Lalene, révision par Patricia Duez,  
Rivages poche, 300 p., 8,20 €.